

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Le visiteur du soir... revisité

Robert Soulières

Volume 30, numéro 1, printemps-été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11582ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

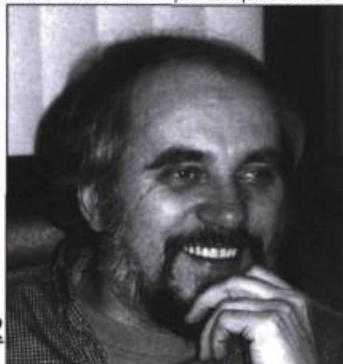
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Soulières, R. (2007). *Le visiteur du soir... revisité*. *Lurelu*, 30(1), 102–103.



Le visiteur du soir... revisité

Robert Soulières

Je ne sais pas qui a eu cette idée de chronique : inviter un auteur à relire son propre livre et le commenter quinze ou vingt ans plus tard, mais c'est absolument génial!

On m'a donc approché pour vous raconter les impressions que j'ai gardées de mon premier roman pour la jeunesse, *Le visiteur du soir*, qui fait encore un tabac dans les écoles, vingt-sept ans après sa première publication. En 1995, j'en ai publié une édition remaniée — juste un peu, puisque c'était déjà parfait, ha! La vraie raison était que la photo-composition et les plaques étaient devenues, après de multiples réimpressions, inutilisables ou presque. M. Tisseyre n'était pas totalement d'accord, mais il m'avait laissé faire de bonne grâce puisque le roman se vendait bien : autour de 2500 exemplaires bon an mal an, jusqu'à totaliser l'an dernier soixante-mille exemplaires sur la durée de sa carrière. Pas de quoi inquiéter Brian Perro...

Les débuts

Il faut se rappeler qu'à l'époque (1980) il se publiait moins de vingt livres pour la jeunesse par an, au Québec, et que les romans pour adolescents se comptaient sur les doigts d'une main! Aujourd'hui, il y a plus de 500 à 550 parutions annuelles! Selon Louise Warren, critique à l'époque, avant de devenir une grande poète, *Le visiteur du soir* était l'un des premiers romans urbains. Le roman québécois pour ados arrivait en ville.

Cette histoire, je l'ai pensée et murie en berçant mon fils Guillaume durant des demi-heures interminables puisque, même s'il était endormi, je continuais à le bercer pour construire mon histoire du vol d'un tableau de Lemieux. Non mais, quel bon père!

Une fois le roman terminé (tapé à la machine à écrire!), je l'ai envoyé à François Tisseyre, qui l'a lu en moins de trois jours et qui avait déjà une idée pour la couverture. J'ai donc reçu une réponse très rapide — un mauvais pli pour moi car, par la suite, je m'impatiais quand la réponse des autres éditeurs prenait plus d'une semaine à arriver!

Je n'ose pas vous dire les délais que je m'accorde aujourd'hui en tant qu'éditeur...

Le visiteur du soir aurait pu s'intituler *La plage américaine* ou *Orion*, car j'hésitais entre ces trois titres après avoir dévoré la brique de Guy Robert consacrée à l'œuvre de Jean Paul Lemieux chez Stanké.

Jean Paul Lemieux...

...qui insistait pour qu'on écrive son prénom sans trait d'union, avait été d'une franche et amicale cordialité. Il avait lu le manuscrit, car je voulais obtenir son accord pour les pages documentaires le concernant à la fin du livre, ainsi qu'une photo de lui. Au téléphone, il m'avait même invité à passer chez lui, à l'île aux Coudres. J'avais répondu un faible oui — oui, et, timide comme je l'étais, je n'ai pas osé aller le déranger, moi qui aimais passionnément son œuvre. Non mais, quel idiot, laisser passer une si belle invitation! Aujourd'hui, je lui aurais dit d'accord pour samedi prochain, vers 11 heures, et j'en aurais profité pour casser la croute avec lui et sa femme Madeleine.

La gloire et les bijoux

François Tisseyre s'était exclamé, quelques mois après la parution : «Robert, c'est merveilleux, on a vendu 428 exemplaires, de septembre à décembre!» Je trouvais cette performance pitoyable, mais il faut dire que comparativement aux chiffres de vente des ouvrages pour adultes, c'était un assez bon début.

Quelques mois plus tard, je recevais le prix de l'Asté. Gilles Vigneault l'avait gagné un an ou deux auparavant! Avec mon roman, le jury était tombé bien bas, mais enfin.

La bourse était de 500 \$. Je l'ai utilisée pour m'acheter une paire de bottes afin de passer l'hiver et, avec le reste, j'ai épongé très légèrement le solde de ma carte de crédit. Quelle joie pour un premier prix littéraire!

L'accueil de ce livre a été assez exceptionnel : plusieurs articles élogieux dans les jour-

naux et les revues, une critique à la radio de Radio-Canada et une entrevue à la télé à l'émission de Pierre Harvey. Une émission dont j'oublie le nom et qui était enregistrée à... Québec. Je me suis donc absenté de mon travail, j'ai pris l'autobus à 9 heures pour être là-bas à midi, j'ai attendu presque une heure trente en tremblant comme une feuille avant de passer en ondes, puis, six minutes plus tard, c'était terminé : retour à Montréal inconnu, car l'émission ne passait qu'à Québec, si je me souviens bien. Misère, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour passer à la télé!

Le visiteur... ze movie!

Peu de gens le savent, mais il y a eu trois projets de films pour *Le visiteur du soir*. Le premier avec les productions Via le Monde de Daniel Bertolino — qui n'était pas le premier venu, il s'en est fallu de peu pour que le film soit réalisé. C'est Raymond Plante qui avait été sollicité pour en écrire le scénario.

Il y a eu un deuxième producteur dont j'oublie le nom, et un dernier projet avec Francesco Baptista, des Productions La Chouette : beaucoup de paroles, de paperasses, des sommes intéressantes versées pour ces options, mais peu d'action en fin de compte. Le cinéma, c'est ça. Pour vingt projets, il y en a un seul qui fonctionne.

À cette belle époque des Productions La Fête de Roch Demers, le cinéma pour la jeunesse avait le vent dans les voiles. Depuis, hélas, ce vent a faibli. Ai-je des regrets pour ces espoirs cinématographiques laissés en plan? À peine.

Voilà, vous savez maintenant tout sur les petits à-côtés de ce roman que j'aime toujours et sur lequel planchent encore des centaines d'élèves du secondaire. Pauvres enfants!

La relecture

Ah! oui, j'oubliais le principal. Oui, j'ai relu *Le visiteur du soir* avant d'écrire cet article. Je l'ai relu douze ans après son premier re-

manièrement. Je trouve encore ce roman sympathique, sans prétention. Charmant. Il est assez bien ficelé. L'intrigue est simple et tout se tient : complot, poursuite, aveux, historiettes amoureuses; tout ça avec un ton assez bon enfant. En le relisant plus sérieusement cette fois-ci, je n'ai pu m'empêcher de relever quelques incongruités : l'émission américaine *Hawaï 5-0* qui n'est plus diffusée depuis des lustres, mais Bernard Derome, heureusement, est revenu à l'antenne. J'ai relu quelques jolies phrases aussi, quelques calembours assez réussis, mais aussi des pages remplies d'adverbes inutiles.

Il y a plusieurs similitudes entre *Le visiteur du soir* et la série des «Cadavres», comme si ce premier roman était la répétition générale pour la suite des autres : les deux inspecteurs sont des amoureux malhabiles, il y a des coupes dans les budgets de la police, les mères sont au travail, le chien (vedette incontournable dans mes livres) est présent partout, les filles font les premiers pas et ont de looongues jambes (une fixation!), la malbouffe règne, les patrons sont peu encourageants.

Ce qui a changé, par contre, c'est que l'inspecteur agit seul ou avec sa collègue et que les jeunes sont pratiquement invisibles dans mes derniers romans. Le carnaval dans les écoles, prétexte au vol du Lemieux, est un lointain souvenir pour tout le monde, hélas! Dans *Le visiteur...*, il y a de la fumée partout, alors qu'aujourd'hui on ne peut fumer nulle part. Et, pour terminer, la meilleure des meilleures, le trio enquêteur écarte du revers de la main les organismes gouvernementaux et paragouvernementaux qui possèdent un lecteur de microfilms parce qu'ils étaient, à cette époque-là, au-dessus de tout soupçon! Quand on sait qu'aujourd'hui on suspend, poursuit et accuse de nombreux fonctionnaires à la SAAQ et au gouvernement fédéral, il y a de quoi crouler de rire.

Bref, il y aurait encore des mises à jour à effectuer. Il y en aura toujours.

Lorsqu'on écrit, on se relit plusieurs fois. Cinq ou six fois, souvent davantage. Est-ce trop? En fait, ce n'est pas assez, mais il faut bien arrêter un jour pour se consacrer au prochain roman. La perfection, je la garde toujours pour le prochain livre. Et je suis chanceux, car la perfection s'éloigne toujours davantage, ce qui me permet d'écrire encore et encore.

Une fois publié, je ne me relis jamais, sauf pour rédiger une chronique (en demandant l'aide de ma blonde pour paraître plus intelligent). Et puis, il y a trop de bons livres à lire sur ma table de chevet, sur mes petites tables du salon, dans ma bibliothèque...

(lu)

